



Le Jour

Dominique Louyot

Il aime regarder la maison à travers les feuillages. C'est la maison où il est né, où il passera sa vie entière. Ses enfants et les enfants de ses enfants l'habiteront à leur tour.

Il court dans les allées du potager, dans le verger à l'herbe haute, puis revient vers l'arbre aux branches basses. Il s'assoit sur le banc verdi, reprend son observation. La façade blanche, presque aveuglante dans le soleil, est son souvenir le plus lointain.

Il tourne la tête vers la mère. Elle travaille dans le potager. De temps à autre, elle se redresse, fixe le ciel sans nuages. Elle s'essuie le front puis se remet à la tâche. Il ne remarque aucun changement dans son comportement.

Il décide de monter au grenier. Cela lui est interdit. Courbé, il longe les groseilliers et les buissons de fleurs, traverse la cour, s'attendant à chaque seconde à être arrêté par la voix de la mère. Mais rien ne se produit, il pénètre dans la maison. Est-ce un hasard ? La mère doit-elle le laisser faire, car c'est le Jour ?

Le grenier ne contient que quelques vieux meubles épars : des chaises, une imposante armoire aux portes ouvertes, une commode dont les tiroirs ont disparu. Les minces doigts de lumière qui se glissent entre les tuiles disjointes explorent les objets, les coins les plus reculés, avec une minutie infinie. Ce sont eux qui lui ont désigné la petite porte dans le renforcement. Elle donne sur un réduit, que coupe un pan du toit. Il est peint en blanc, le même blanc que la façade. Il est trop bas pour que l'on puisse s'y tenir debout. L'air y est si brûlant, si étouffant, la lumière si intense, que le lieu semble avoir retenu prisonniers la chaleur et le soleil d'innombrables étés.

Il ouvre la lucarne. Là-bas, après la prairie, au-dessus des rangées d'arbres, on aperçoit les toits rouges du village. Ensuite, jusqu'à l'horizon, s'étendent les champs où travaillent les hommes.

Des livres anciens sont éparpillés sur le sol. Il ignore combien de fois il en a parcouru les pages larges et épaisses, couvertes de gravures : des façades grises, immenses, où s'alignent des milliers de fenêtres minuscules ; des rues grouillantes de monde, où passent de curieux véhicules ; des ruines colossales, chargées de

sculptures inquiétantes, perdues au milieu de sombres forêts ; des hommes, des femmes, aux visages, aux vêtements comme il n'en a jamais vu ; des paysages de neige et de glace, de flammes et de fumée, de tempête, d'eaux impétueuses, tourbillonnantes. Tout cela existe-t-il ou a-t-il existé ? Il y a bien des textes qui accompagnent les gravures, mais il ne sait pas les déchiffrer. Qui en serait capable ? Le père ? Les anciens du village ? Osera-t-il un jour les interroger ?

Un bruit. Une présence derrière lui. Non. Personne. Il n'y a jamais personne. Il n'y a que cette impression d'être en permanence surveillé quand il se trouve dans le réduit.

Il ferme la lucarne, redescend. Marie entre par la porte du jardin. Il la rejoint. Elle l'observe d'un drôle d'air, peut-être parce que c'est le Jour, l'entraîne par la main dans le verger. Elle le délaisse pour attraper des sauterelles dont elle arrache les pattes, puis qu'elle broie dans son poing avec une joie sauvage. Il est coutumier de ce genre de scène. Il lui est arrivé d'assister à des spectacles plus terribles, où elle martyrisait interminablement de petits animaux tout en l'observant du coin de l'œil, espérant une réaction. Mais lui, pas une seule fois il n'a fait un mouvement, n'a prononcé une parole.

Sa cruauté satisfaite, elle éclate de rire, le bouscule, ils se poursuivent en hurlant dans les hautes herbes, se gavent de cerises sucrées. Elle s'allonge et ferme les yeux. Il s'allonge à ses côtés. Le temps s'écoule. Elle ne se décide pas à partir. Elle sait pourtant que le moment approche. Elle se lève enfin, lui fait un signe de la main et s'en va.

Il s'approche de la mère. Elle arrête son travail et le regarde fixement. Ses yeux sont remplis d'amour.

Il lui prend la pioche des mains et se met à frapper de toutes ses forces.